

La mort au quotidien

L’Affiche

Raymond Bertin

Number 143 (2), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2012). Review of [La mort au quotidien / *L’Affiche*]. *Jeu*, (143), 15–17.

L’Affiche

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **PHILIPPE DUCROS** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **CHARLOTTE MÉNARD**

SCÉNOGRAPHIE **MAGALIE AMYOT** / COSTUMES **NADIA BELLEFEUILLE** / MUSIQUE **LUDOVIC BONNIER**

ÉCLAIRAGES **THOMAS GODEFROID** / VIDÉO **PHILIPPE LAROCQUE**

AVEC **FRANÇOIS BERNIER, SYLVIE DE MORAIS, DENIS GRAVEREAUX, JUSTIN LARRAMÉE, MICHEL MONGEAU,**

MARIE-LAURENCE MOREAU, ÉTIENNE PILON, DOMINIQUE QUESNEL, MANI SOLEYMANLOU ET ISABELLE VINCENT.

PRODUCTION DE **HÔTEL-MOTEL**, PRÉSENTÉE À L’ESPACE LIBRE DU 8 AU 26 NOVEMBRE 2011.

RAYMOND BERTIN

LA MORT AU QUOTIDIEN

...rien ne peut préparer à ce qu’implique l’occupation. On ne peut pas la lire, on ne peut pas la regarder au cinéma, on ne peut pas l’imaginer. Et la colère, le désespoir ont monté en moi, malgré moi, la violence quotidienne a fait bouillir mon sang et j’ai vu rouge. Mes mots sont devenus durs, mon regard explosif. À l’ombre des monstres et de l’oppression, à l’ombre du mur, le monde est laid. Je ne veux pas peser mes mots. La fin du monde existe tous les jours¹.

Un véritable choc, qui a bouleversé sa vie, attendait l’homme de théâtre Philippe Ducros lorsqu’il débarqua en Palestine, dans les territoires occupés, au milieu des années 2000. Trois séjours là-bas plus tard, sa pièce *L’Affiche* (d’abord créée en France par le Panta Théâtre en mars 2009 – après une première version, en arabe, présentée à Damas (Syrie) en 2006 –, puis à Montréal, par sa compagnie Hôtel-Motel, à l’Espace Libre, fin 2009, lauréate du Prix de la critique) allait rendre compte de façon saisissante de l’horreur vécue au quotidien par les Palestiniens, tout en montrant l’impact de

cette situation intenable sur les occupants israéliens. L’un des mérites évidents de cette œuvre forte, dérangeante, nécessaire, c’est bien d’avoir donné des visages, des noms, des vies et des morts « réels » aux protagonistes d’une guerre que nos médias et nos lâches gouvernements continuent de nommer hypocritement « le conflit israélo-palestinien », comme s’il s’agissait d’un état de fait permanent, voire normal, appelé à se perpétuer indéfiniment.

Il fallait assurément une bonne dose de courage à l’auteur et metteur en scène pour oser ainsi remettre en question, démontrer en le démontant le mensonge du discours dominant qui veut que les antagonistes, dans cette guerre, soient placés sur un pied d’égalité. Bien qu’il déclare ne pas vouloir peser ses mots, l’auteur avertit, en ouverture de sa pièce éditée chez Lansman : « Le texte doit être joué tel quel, dans son intégralité. Des coupures et des modifications ne peuvent être effectuées, compte tenu des enjeux et des passions qu’ils peuvent engendrer, qu’avec l’accord écrit de l’auteur² » ; ce à quoi on ne peut qu’acquiescer au regard de la dynamite verbale qu’il manipule dans cette œuvre.

1. Philippe Ducros, extrait des *Lanceurs de pierres*, carnet de voyage publié chez Lansman Éditeur, 2011.

2. Lansman Éditeur, Paris, 2009, p. 8. Tous les extraits de la pièce sont tirés de cette édition.



L'Affiche de Philippe Ducros, présentée en reprise à l'Espace Libre en novembre 2011. Sur la photo : Denis Gravereaux, Étienne Pilon, Justin Larramée et François Bernier. © Federico Ciminari.

Dynamite verbale

Convoqué à l'avance, le public, en entrant dans la salle de l'Espace Libre, était invité à déambuler dans l'aire de jeu pour s'imprégner des photos prises par Philippe Ducros en 2005, 2006 et 2009, regroupées dans une exposition intitulée *les Lanceurs de pierres*. Images frappantes rehaussées de courts textes explicatifs sur quelques aspects particulièrement révoltants de la vie sous l'occupation, dont l'accumulation rendait l'expérience de plus en plus pesante, tant notre impuissance est grande devant l'ampleur du désastre. N'empêche que cette parfaite entrée en matière préparait bien le terrain et, au sortir du nuancé mais néanmoins tonitruant cri du cœur que constitue l'Affiche, on pouvait se sentir un tant soit peu « soulagé » par cette brillante prise de parole si bien incarnée.

L'affiche du titre fait référence à ces photos de « martyrs », souvent des enfants ou de jeunes hommes tués dans diverses circonstances par les soldats israéliens, que les Palestiniens impriment et dont ils placardent les murs de leurs cités pour les donner en exemple, en modèles de la résistance à l'occupant – l'auteur précise en didascalie : « Les murs [du pays] sont complètement recouverts d'affiches... » (p. 9) La pièce s'attarde précisément au sort de la famille de l'un de ces jeunes « héros », Salem, fauché au seuil de l'adolescence, lui qui avait lancé ses premières pierres à 6 ans ; il a été abattu et est mort au bout de son sang dans

les bras de son meurtrier, le soldat Itzhak, qui, à présent, se sent hanté par cette mort d'un enfant, un de plus, un de trop, et qui va tenter auprès de son rabbin, de sa femme et d'un médecin de trouver une porte de sortie, une rédemption pour les crimes de son peuple. En vain. Ce n'est surtout pas Oum Salem, la mère du jeune défunt, qu'il ose venir voir, qui lui apportera le moindre réconfort, celle-ci le recevant plutôt par des invectives et des injures d'une extrême violence : « Mon fils est mort et c'est une morve qui l'a tué. C'est ça, va-t'en ! Toi, personne ne te tuera, tu vivras. Tu ne dormiras plus, tu te regarderas dans la honte, les yeux des femmes te renverront la honte. [...] Tu es une mouche et tu tournes autour de la merde. Autour des cadavres. » (p. 43)

En décrivant le quotidien de quelques personnes vivant à l'intérieur d'un camp de réfugiés, la pièce nous permet de percevoir la complexité d'une situation politique et religieuse dont toute une population subit les tourments sans grands moyens de s'en sortir. Pris comme des rats, et traités comme tels, emprisonnés derrière un mur infranchissable alors que sur les collines où ils ont toujours cultivé leurs oliviers, aujourd'hui rasés, poussent et s'étendent les colonies juives implantées de force, que peuvent faire les Palestiniens à part chercher tous les moyens possibles de briser le blocus ? Et célébrer la mémoire de leurs enfants morts pour la cause ?

Cercle vicieux

Celui qui imprime les affiches des martyrs, avec une presse surnommée « le monstre », c'est Abou Salem, le père du garçon tué : cette affiche-là est particulièrement amère à son cœur. Sa femme, complètement démolie par la douleur, explose de rage et de désespoir. Quant à Shahida, la sœur de Salem, elle voudrait rêver d'amour et d'un avenir meilleur avec son ami d'enfance, Ismaïl, jeune peintre de talent dont la famille est aussi prise dans une situation terrible : sa mère perd la raison depuis que son frère Saïd – dénoncé, en même temps que Salem alors qu'ils rejoignaient des combattants dans la montagne, par son propre père, Hicham, qui voulait ainsi lui sauver la vie, – croupit en prison, dans des conditions extrêmement dures :

Et pendant que mon cœur est une pierre, que mes yeux sont des balles, que mes mains mendient et que je porte les vêtements d'occasion, vous, vous mangez notre terre. Vos filles dansent dans les discothèques de New York, vos fils voyagent en Asie et étudient à Londres, vos femmes s'habillent à Paris et se parfument de dollars. J'ai soif. J'ai soif ! De l'eau... Je sens l'eau, je sens son odeur... J'ai tellement soif... À boire... De l'eau... *Le soldat défait sa braguette et pisse dans la chaudière.* Il n'y a qu'un Dieu et Mohamed est son prophète. Il n'y a qu'un Dieu et Mohamed est son prophète. Il n'y a qu'un Dieu... (p. 37)

C'est ainsi qu'une bonne intention se transforme en trahison, qu'un pouvoir absolu amène l'abus, et que, se retrouvant en enfer, les humains se tournent vers un Dieu dont d'autres se servent pour manipuler la vérité et maintenir, souvent après les avoir déclenchés, des conflits qui n'en finissent plus. Philippe Ducros a bien su rendre l'enchevêtrement des intérêts politiques et militaires, des croyances et des manœuvres religieuses, d'une part comme de l'autre, dans un contexte où l'ensemble d'une population se retrouve démunie de tout, avec la menace constante d'une mort violente.

L'histoire de Shahida, la sœur du jeune martyr, paraît très évocatrice dans cette optique : apparemment blasée au début, se détournant de l'hommage obligé aux morts, elle rêve d'une vie à l'occidentale, mais, musulmane, hésite avant d'ôter son voile devant son amoureux, qui souhaite faire son portrait, puis accepte de se dénuder pour lui, dans une baraque de la vieille colonie juive abandonnée. Mais, quand elle apprend qu'Ismaïl a commencé à travailler pour l'occupant, à l'édification du mur, le seul travail disponible, elle lui hurle sa colère, menace de dire à tous qu'il l'a violée, déshonorée. Plus tard, on la retrouvera enrôlée, un foulard cachant son visage et une kalachnikov sous le bras, prête à mourir pour venger les martyrs de son peuple... Ainsi se nourrit la bête, insatiable.

Théâtre documenté

Se faisant metteur en scène de sa pièce, le nouveau directeur artistique de l'Espace Libre a misé sur une équipe de solides interprètes et sur des moyens relativement modestes, l'espace large et dénudé du théâtre permettant toutes les évocations. Le mur de béton du fond de scène, sur lequel se découpaient les ombres des acteurs lors de manifestations collectives, par exemple, ou servant tantôt d'écran géant à un reporter québécois, tantôt de toile que l'on pouvait éclabousser de peinture rouge, était particulièrement bien utilisé, et signifiant. La référence au « mur de la honte » construit par les Israéliens en Cisjordanie était on ne peut plus claire, mais ce mur était aussi, à d'autres moments, celui des lamentations à Jérusalem. La pièce, faite de nombreuses courtes scènes, installe les personnages et les situations par à-coups, souvent en simultanéité, mettant en parallèle les deux côtés de la tragédie. En confiant à chacun des interprètes au moins un personnage de chaque camp, le metteur en scène a fait ressortir l'humanité commune à tous, même s'il n'était pas toujours facile pour le spectateur de s'y retrouver parmi tous ces gens dont les positions, les buts, les intérêts ne sont pas les mêmes, et sont souvent déformés par le mensonge.

Bien que, dans un tel spectacle, les jeux et la cohérence de l'ensemble surpassent les performances individuelles, certains se démarquaient. S'il pouvait paraître étrange, au début, de voir et d'entendre, voilée et dans une langue française châtiée, Isabelle Vincent en Oum Salem, très vite la force de caractère du personnage, sa violence, offerte avec toute la fougue voulue, assoyait sa crédibilité. François Bernier, dans le rôle du soldat Itzhak, et Étienne Pilon, en Ismaïl, Denis Gravereaux, dans le rôle du père de Salem, l'imprimeur des affiches, et Michel Mongeau, assumant les rôles contrastés du barbier islamiste et du rabbin juif, ont tous apporté leur talent à quelques moments forts. Sylvie de Morais incarnait aussi une Shahida pleine de nuances, butée, écorchée, rebelle. Cependant, malgré toute la souffrance exprimée, la représentation visait d'abord et avant tout une prise de conscience, la réflexion plutôt que l'émotion.

Si on pouvait craindre, à l'annonce du sujet de la pièce, un prêchi-prêcha politique ou du mauvais théâtre documentaire, c'est à tout autre chose que nous conviait la représentation de *l'Affiche*. Philippe Ducros, qui a arpenté le terrain pour bien connaître son sujet, s'il s'est comporté en journaliste – celui qu'on voit dans la pièce serait son alter ego –, et bien que sa position en faveur des Palestiniens soit évidente, a créé une œuvre documentée mais non documentaire : sa pièce nous met en présence de personnages vibrants de vérité, captifs d'une situation qui ressemble à un écheveau indémêlable ; sa langue, où se côtoient crudité, violence et poésie, donne de la grandeur à cette vie infernale, cette mort au quotidien. Comme devant d'autres grandes œuvres, on n'en sort pas indemne. ■